

Ce tombereau qui va disparaître

Pour la simple raison que dans la plupart des chalets on n'attache plus, et surtout quand il s'agit du jeune bétail. Et qui ne s'en porte pas plus mal, bien au contraire, et cela en contradiction formelle avec les mœurs et coutumes d'un autre temps que relevait encore Paul Hugger en 1970 :

Attacher le bétail, nettoyer l'étable, ce sont là les tâches les plus pénibles de la journée ; le berger y passe des heures. Aussi n'est-il pas étonnant que certains d'entre eux s'y dérobent en laissant les bêtes dehors, lorsqu'il ne fait pas trop chaud. Celles-ci perdent alors l'habitude de rentrer à l'étable, le matin, et fuient la chaleur et les mouches à l'ombre des sapins. La pelouse en souffre. « Le bétail mange plus du pied », disent les bergers. Cela signifie que les bêtes repues, laissées au pâturage, piétinent beaucoup d'herbe en errant. Mais il est des vachers paresseux que de telles considérations n'affectent guère, surtout s'ils vivent très à l'écart et, de surcroît, s'entendent mal avec leur patron. Ce genre de négligence est, en général, très mal vu des autres bergers, qui se montrent extrêmement critiques à cet égard. Aussi des remarques du type : « il n'a pratiquement jamais attaché de tout l'été », constituent-elles, pour un vacher, un verdict grave et irrévocable¹.

Paul Hugger semble encore enquêter dans une telle ambiance et participe en quelque sorte à cette petite leçon de morale. L'habitude de ne plus attacher les bêtes, surtout les jeunes, allait se propager malgré toutes les résistances, situation nouvelle qui allait offrir au bétail tout autant de confort que par le passé. Il met simplement un peu plus de poil en fin de saison, ce qui lui permet d'affronter une température en baisse constante.

Par ailleurs, en général, le bétail qui change de « couchette » à tout moment est plus propre que celui resté à l'écurie, et donc sera quelque peu moins talonné par les mouches.

Reste le problème du fumier moins bien réparti, c'est un fait, sur l'alpage. Le retour en arrière reste cependant difficile.

Ce problème d'attacher les bêtes ou pas, était un sujet de confrontation permanente entre notre père, berger, et ses fils. Ceux-ci prétendaient, et avec raison, l'avenir devait le prouver, qu'il était absolument inutile de passer plus d'une heure par jour à attacher, avec les risques que cela comportait alors que les bêtes possédaient encore leurs belles cornes prêtes à vous embrocher ! Que d'accidents évités avec la nouvelle coutume !

¹ Paul Hugger, Le Jura vaudois, La vie à l'alpage, 1975, pp. 143-144.



Fernand Rochat de la Cornaz, amodiateur du Crêt à Chatron-Vieux est fier de poser devant la vache qui mène son tombereau au pâturage.



Sortie du fumier à la Muratte-Dessus.



Sortie du fumier en 1940 au chalet des Esserts, sur la commune du Lieu.



Nettoyage de l'écurie au Pré d'Etoy en 1970. Photo de Paul Hugger.



Déchargement du tombereau sur la Grande-Tête (Le Lieu). Photo Paul Hugger.

Quand le tombereau est plein, le berger attelle son cheval et se rend sur les pâtures. Pour distribuer le fumier, on recourt encore fréquemment à un vieux procédé : ouvrant de temps à autre l'arrière de la charrette, le berger déverse par-ci, par-là, sur la portion de sol à fumer, un peu d'engrais qu'il morcellera plus tard avec sa pelle, en faisant des petits tas réguliers, les « plaques », à peu près tous les 1 m. 50. Le succès de l'opération dépend beaucoup du soin que le berger apporte à ce travail. Sur certaines pâtures, de larges ronds indiquent encore l'emplacement des tas de l'année précédente ; le berger avait tout simplement négligé d'épandre son fumier et celui-ci avait séché, empêchant ainsi l'herbe de repousser. Le retour à l'étable est l'occasion pour certains, et pas forcément les plus jeunes, d'une course téméraire, debout sur leur charrette cahotant à travers les herbages².

Paul Hugger curieusement ne parle pas de « grassons », terme utilisé ordinairement sur les alpages, mais de « plaques ».

Ce système de fumure, ancestral, avait pourtant été dénoncé vertement quelque vingt ans auparavant par Edouard Rieben, ingénieur forestier de la commune de Vallorbe :

Par la suite de la rareté de la main-d'œuvre, la distribution du fumier est certes devenue un problème compliqué à résoudre, mais ce n'est pas là une raison pour l'épandre de façon irrationnelle comme la plupart des bergers le font aujourd'hui encore sous la forme de « grassons », des tas comprenant souvent le contenu entier d'une brouette et en général concentrés de façon irrationnelle autour du train. Ce procédé doit être absolument abandonné – bien qu'il comporte certains avantages minimes - , car il empêche une utilisation complète des matières organiques, provoque de fortes pertes en azote tout en concentrant celui-ci et la potasse de manière exagérée ; il en résulte la disparition des plantes herbagères sur des surfaces importantes et la venue entre les tas d'une flore déséquilibrée, de faible valeur fourragère et peu appréciée par le bétail, les nombreux « refus » le prouvent nettement. L'utilisation d'un peu de paille comme litière facilite l'épandage régulier de cet engrais³.

On pourra retrouver un berger pratiquant ce système ancestral dans l'ouvrage : R. Rochat, L'heure du berger, 1997.

² Paul Hugger, Le Jura vaudois, la vie à l'alpage, 24 Heures, 1975, p. 143, d'où sont tirées les deux photos ci-dessus.

³ Edouard Rieben, La forêt et l'économie pastorale dans le Jura, 1957, p. 175.



Du côté de Praz-Rodet. Retour de livraison et photo superbe !